

Michèle Dassas

Trois danseuses de Degas

Extraits

Editions Glyphe

1879 - *Un matin comme les autres, vers 10 heures à l'Opéra.*

Sous la coupole, au neuvième étage, le cours des petites bat son plein.

- Dégagé, demi-plié !
- Quatrième position, demi-plié, grand plié ! scande une jeune femme blonde, rythmant ses ordres d'un geste de la main.
- Forcez sur le plié, Mademoiselle Lise. Forcez...encore...encore !
- Dégagé devant, bras couronne !

Faisant fi de la douleur et de la fatigue, de la faim qui les tenaille, les jeunes danseuses lèvent les bras gracieusement, se penchent et, prenant appui sur la barre recouverte de velours, se haussent sur leurs pointes.

Maintenant, il leur faut se casser, veiller à ce que les talons, les genoux demeurent en dehors, dans la position première, puis se tourner en seconde en posant le pied sur la barre qu'elles doivent saisir avec la main opposée au pied.

Les entraînements à la barre sont les gammes de la danse, la partie la plus maussade et la plus dure. Viennent ensuite les exercices au milieu de la salle.

- Allons... sur les pointes... Ballonné... Fondu. Assemblez, soutenez... La jambe droite en arrière... Grand rond de jambe fouetté !

Chacune se concentre sur un même but : tenir ! Tenir en souriant, comme si l'effort n'existait pas, comme si tout cela n'était qu'une partie de plaisir. Heureusement, l'effet de groupe est un puissant moteur. ... Toutes, sensiblement du même âge, de la même taille, obéissant aux mêmes injonctions.

Marie trouve plus facile de se laisser porter par l'élan de l'ensemble que d'être seule, le point de mire du professeur, Mlle Adelina Théodore, qui, depuis le mois de juillet, a pris la succession de sa mère à la direction de la classe des « petites filles ».

À la même heure matinale, les coryphées travaillent au foyer de la danse sous la direction de Mme Théodore.

Madame Marie Sanlaville dirige les quadrilles et Mme Zina Mérante les premiers sujets.

Monsieur Petipa entraîne la classe de pantomimes.

Ainsi, la grande maison vibre-t-elle, à chaque étage, des exercices de la troupe...

La danseuse de quatorze ans porte l'uniforme des petits rats : corsage de nansouk blanc, trois jupons de tarlatane blanche, bas et souliers roses, pantalon de percale roulé dans les jarretières pour bien laisser voir les genoux ; seule la couleur des ceintures en satin diffère suivant la fantaisie de la ballerine, bleue, rose ou mauve. Marie a choisi mauve...

Elle se concentre sur la besogne : surtout ne pas se laisser distraire par les regards et les bavardages des mères assises sur la banquette disposée sous la grande glace. La sienne était

venue, tout au début, l'accompagner pour juger de ses capacités. Comme les autres femmes, elle avait emporté du travail de ravaudage et sacrifié à la coutume, ébarbant la soie des vieux chaussons à l'aide de ciseaux, repiquant les pointes avec du fil ciré. Les chaussons s'usent très vite et, en tant que quadrille, l'administration ne lui fournit qu'une paire par douze soirées. Alors que les coryphées ont droit à une paire pour six soirées, les sujets une paire par trois soirées et les premières danseuses une paire par soirée ; quant aux étoiles, elles reçoivent une paire de chaussons par acte !

Marie et ses camarades ressentent cela comme une injustice, bien qu'on leur répète qu'il est déjà fort généreux de la part de l'administration de dépenser six francs par paire de chaussons. Elles reçoivent en sus deux francs par jour pour leur travail, près du double de celui d'un ouvrier ! Alors de quoi se plaindraient-elles ?

Profitant d'une courte pause, Marie détache le mouchoir accroché à sa ceinture et éponge la sueur qui ruisselle sur son visage. Juste le temps de rattacher une mèche au chignon et d'échanger quelques mots avec ses condisciples, et la répétition reprend !

- Les pieds bien en dehors ! Plus hauts les bras, Mlle Jeanne !

Marie sait qu'elle a tout intérêt à s'appliquer si elle veut réussir son examen et monter en grade. Antoinette, sa grande sœur, n'a jamais pu intégrer le corps de ballet. Elle n'est qu'une figurante marcheuse auxiliaire et, à dire vrai, il y a bien peu d'espoir qu'elle l'intègre un jour.

Trop paresseuse, peu obéissante, dissipée...

- Antoinette n'en fait qu'à sa tête ! répète la mère.

Antoinette, le mauvais exemple, le mauvais génie que Marie ne peut s'empêcher d'admirer.

Marie, c'est la fille du milieu, écartelée entre deux modèles aux antipodes : Antoinette, de cinq ans, son aînée, et la benjamine, si sage, si disciplinée, un amour d'enfant, déclarée Louise-Joséphine à sa naissance, et que l'on nomme Charlotte.

Le patronyme Van Goutem trahit l'origine de la famille venue, quinze ans auparavant, chercher une vie meilleure à Paris. Antoinette est même née à Bruxelles et la mère a gardé l'accent et des expressions typiques qui font sourire certains.

À deux heures précises, le groupe se disperse, comme une volée de moineaux, les petits rats saisissent une laine, enfilent leurs jambières et courent à travers les couloirs, montent et descendent les escaliers du vaste bâtiment à toute allure. Elles se précipitent sur leur encas, croquer n'importe quoi, une pomme, un quignon de pain pour tromper la faim. Marie dévore son pain.

Aujourd'hui, pas de vrai repas. Elle doit se rendre chez M. Degas pour une pose.

L'artiste fréquente l'Opéra depuis bien longtemps et les danseuses sont l'un de ses sujets de prédilection. Les trois sœurs Van Goutem ont toutes été croquées par le grand maître. Et puis, un jour, il a proposé à Marie de venir poser dans son atelier qui se situe à deux pas de chez elle. Une aubaine, car tout gain supplémentaire est le bienvenu ! Marie se réjouit de pouvoir aider sa mère et d'accéder, par la même occasion, à un certain degré d'autonomie.

Au tout début, ce peintre lui faisait un petit peu peur avec ses ordres secs, ses réflexions acerbes, son air bougon et hautain de vieux bourgeois. Elle a depuis appris à le voir différemment, car elle sait qu'il peut aussi se montrer très généreux. On chuchote même qu'il aurait intercédé en

faveur d'une ballerine, punie pour son retard ! Comme dirait sa mère : « bourru, mais un cœur d'or ».

Marie le soupçonne de jouer au méchant pour des raisons qui toutefois lui échappent. Peut-être a-t-il peur de nous ? songe-t-elle.

Son instinct de femme en herbe ne la trompe pas, c'est bien par timidité et une certaine défiance vis-à-vis du sexe faible que Degas a adopté cette attitude, comme le prouve cet échange avec le peintre Georges Jeanniot :

- Vous croyez qu'elles ne vous aiment pas ? lui avait demandé ce dernier.
- J'en suis sûr. Elles sentent que je suis l'ennemi. Heureusement, car si elles m'aimaient, je serais fini ! avait répondu Degas.

Ou encore cette boutade que cet être complexe fit un jour, à son ami Renoir :

- J'ai un ennemi terrible, irréductible.
- Qu'est-ce que c'est ?
- Mais, vieille bête, tu devrais le savoir, cet ennemi, c'est moi-même ! dit-il en se frappant la poitrine.

En sortant de l'Opéra, Marie croise Antoinette qui vient de raccompagner la benjamine, la seule des trois sœurs qui témoigne de vraies dispositions pour la danse. L'année prochaine, Charlotte aura dix ans et pourra faire le chemin sans escorte.

- Marie, tu diras à la mère que je vais rentrer tard ! Y'a répétition ! lui lance-t-elle.
- Bon, on te gardera un peu de fricot, Toinette !

À pas pressés, notre ballerine entame la traversée de ce Paris animé, bruyant et besogneux que les peintres à la mode, tels Caillebotte, Béraud ou Monet, se plaisent à immortaliser. Elle y croise des fiacres, de beaux attelages qui emmènent des femmes aux toilettes somptueuses et des messieurs élégants en chapeaux haut de forme, frôlant les charrettes des marchands ambulants, un tombereau chargé de plâtre, des piétons intrépides. Sur les trottoirs, des ouvriers à casquettes, des rémouleurs, des marchandes de fleurs, des porteuses de pain, des domestiques et des grisettes. Tout un monde disparate qui vit côte à côte.

La voici arrivée devant le 19 bis, rue Fontaine. Elle pénètre dans l'étroite arrière-cour agrémentée de treilles et se dirige vers la porte de gauche. L'artiste s'est aménagé un atelier de deux étages. Il y est bien au calme pour créer. Contrairement à d'autres contemporains, notamment ses amis de l'école impressionniste, il préfère travailler à l'intérieur, à la lumière d'un jour filtré par les vitres, plutôt qu'à celle crue du dehors. Et puis, il n'aime pas le tumulte de la ville. Il a besoin de se concentrer dans son antre, où règne un beau capharnaüm de chevalets, de toiles vierges et d'autres entamées, de pots de peinture, de pinceaux, de chiffons et d'objets hétéroclites qui nourrissent son imagination. Le ménage y est rarement fait et une belle couche de poussière recouvre le haut des étagères et nombre d'accessoires.

Le maître, occupé à terminer une pochade, lève la tête de sa feuille et l'accueille de quelques mots rapides.

En plus des études qu'il a réalisées à l'Opéra, en quelque sorte « sur le vif », Degas a croqué Marie plus de vingt-cinq fois. Il possède déjà de nombreux dessins de son visage ; sur l'un d'eux, il a inscrit au dos, de sa fine écriture :

« Marie Vangutten, 36, rue de Douai ».

L'orthographe du patronyme de Marie fluctue. C'est un nom à consonnance étrangère que l'on écrit tantôt Vangoethem, Van Goethen, Vangoethen, Van Gouten, Van Goeten ou encore Van Gothein, Van Goetein, Vangoetein...

Pour les premières esquisses, Marie avait dû revêtir le tutu qu'elle a emporté dans un sac. Aujourd'hui, elle doit poser nue.

Le peintre lui a expliqué qu'il désire réaliser une statue qu'il habillera ensuite d'un jupon de gaze et de ballerines de danseuse.

Elle avale sa salive et hésite l'espace d'un instant.

- Ne t'inquiète pas, j'ai l'habitude de voir des femmes nues ! Je ne vais pas te sauter dessus ! plaisante l'artiste.

Derrière le paravent, elle se déshabille à la hâte, pour en finir au plus vite avec cet embarras un peu inhabituel. Elle ne s'y attendait pas... L'effet de surprise la trouble plus que l'acte lui-même.

Il faut dire qu'elle évolue dans un milieu où la pudeur n'est pas de mise. Ce sentiment bourgeois, sa famille n'a pas les moyens de se l'offrir, lui a laissé entendre Antoinette qui pose régulièrement en simple appareil pour des rapins. Récemment encore, on pouvait admirer son anatomie sur l'une des toiles exposées dans la vitrine de l'encadreur de la rue Laval.

Marie frissonne. Il ne fait pas bien chaud dans l'atelier de M. Degas ! Et si Marie a coutume de dévaler les escaliers glacials de l'Opéra, épaules et bras nus, le fait d'être ainsi entièrement dévêtue, dévoilant ses parties intimes, suscite en elle un trouble étrange.

Elle reprend la pose déjà indiquée : jambe droite dépliée vers l'avant, position des pieds en quatrième, tête légèrement en arrière, menton levé, bras tendus dans le dos, mains à plat, doigts entremêlés. Ses cheveux blond roux sont réunis en une longue natte, ornée d'un large ruban, qui lui descend jusqu'à la taille.

Marie ferme à demi les yeux. Cela l'aide aussi à se concentrer sur un récit intérieur et à oublier le présent, la réalité d'une situation inconfortable, embarrassante.

Degas dessine ce corps d'adolescente, sans rondeur. De longues jambes musclées qui lui donnent un air d'échalas. Quant au visage dont il a exécuté tant d'études, il lui convient parfaitement avec son air mutin, un tantinet rebelle, et ses traits épais et plébéiens, loin des critères de beauté académiques qui privilégient la finesse. C'est justement cela qui attire l'artiste. Il aime ce contraste entre la grâce des gestes, des décors et des œuvres et la rudesse des traits, comme taillés à la serpe. Un front bas, qu'une frange réduit encore, une mâchoire légèrement prognathe et cette expression, empreinte de hardiesse, d'effronterie, dans des circonstances où le regard d'une autre refléterait la gêne.

Elle a même un petit côté hargneux, cette jeune Marie...

Degas aime provoquer et se lancer des défis, innover, faire des essais, découvrir de nouvelles techniques afin d'approcher au plus près l'essence même des choses ou des êtres.

La sculpture permet à Degas d'envisager son œuvre dans sa globalité, sans l'aplat du dessin. La créature, qu'il façonne, pourra être examinée de tous les côtés. Ainsi, la petite danseuse sera-

t-elle immortalisée à quatorze ans, dans la pose qu'il lui a assignée. L'artiste ne cherche pas à embellir la réalité, il désire au contraire transmettre l'âme perçant sous la chair et Marie représente, tout à la fois, ce qu'elle est et ce qu'elle sera. Degas le pressent, à travers sa manière un peu insolente de s'exprimer, sa gouaille, son air effronté. Si bien qu'il force le trait.

Il examine son modèle sous tous les angles, tournant autour, le scrute, en marque tous les aspects sur une série de croquis, puis revenant sans cesse à l'amas de cire qu'il façonne, burine, lisse, pétrit.

Marie ne faiblit pas, toujours immobile, comme figée.

Et soudain :

- C'est bon pour aujourd'hui ! Tu peux te rhabiller ! déclare le maître.
- Bien, Monsieur !

Marie se dépêche d'enfiler ses habits derrière le paravent. Elle est impatiente de rentrer et de s'asseoir enfin. Avant de partir, Degas lui glisse dans le creux de la main une pièce qu'elle s'empresse de faire disparaître au fond de sa poche, avec un rapide « merci, M'sieur ».

Elle file, à toute allure, se frayant un chemin parmi les passants. Certains portent, bien emballé, un violon ou un alto récemment acheté ou réparé dans l'une des nombreuses boutiques d'instruments de musique de la rue de Douai.

Arrivée au 36, elle escalade à grandes enjambées les cinq étages de l'immeuble vétuste à la façade noircie, jusqu'au garni loué récemment. Les murs de l'étroite cage d'escalier sont luisants d'humidité et des relents de rance enveloppent son ascension.

Sitôt la porte du logement franchie, le contraste est saisissant : d'agréables effluves de nourriture l'accueillent et la réconfortent. La voici à la maison... Mme Van Goutem est aux fourneaux, préparant la soupe du soir, tandis que Charlotte lui récite ses tables de multiplication.

Après un rapide baiser, la mère continue à remuer la mixture dans la marmite, mélange de choux et de pommes de terre avec un mince bout de lard :

- Ça plèque* ! Je t'attendais, Marie, pour la corvée d'eau.
- J'y vais, Maman.

Marie saisit les deux seaux de fer posés près de la porte d'entrée et descend dans la cour remplir à ras bord les précieux contenants. Elle se sent sale et prélèvera, tout à l'heure, un peu du précieux liquide pour sa toilette de chat dans une bassine. Et enfin seulement, elle pourra masser ses pieds et jouir d'une petite heure de repos bien mérité, avant d'aider sa mère à plier des draps ou à balayer le plancher en sapin.

Madame Van Goutem a rapporté de sa Belgique natale le sens de la propreté et, malgré la pauvreté, l'exigence d'une apparence décente.

À l'origine dentelière, elle s'est reconvertie en blanchisseuse - un avantage non négligeable pour l'entretien des habits de danse - mais elle ne répugne à aucune autre tâche : tantôt couturière, tantôt garde d'enfants. La mère travaille dur pour nourrir ses filles depuis que son mari, Antoine, tailleur de profession, a déserté le foyer conjugal, la laissant seule pour subvenir aux besoins de la famille.

**expression bruxelloise : Ça colle.*

Rejoignons Degas dans son atelier :

Pour la confection de la statue de la petite danseuse de 14 ans, l'artiste a utilisé une armature faite de fil de fer et de métal de récupération.

Il a bourré l'intérieur de matériaux divers, tout ce qu'il a pu trouver à sa portée dans l'atelier : bouchons, manches de vieilles brosse à peinture qu'il a ensuite enduits de cire modelée à la main et teintée pour mieux imiter la texture et la couleur de la peau humaine.

Notre peintre-sculpteur en est aux dernières finitions.

Il se recule, tourne autour de la danseuse de cire, rectifiant ça et là quelque détail.

- Voilà, c'est fini pour celle-ci ! Je m'interdis dorénavant d'y toucher, déclare-t-il. Pour le Salon, je l'habillerai de vrais habits et la coifferai d'une perruque de crin ou même de vrais cheveux. Cela lui donnera de la couleur et la rendra plus vivante.

La cinquième exposition des Impressionnistes ouvre le 1^{er} avril 1880 et doit se tenir jusqu'à la fin du mois au 10, rue des Pyramides. Elle réunit dix-neuf artistes. Gustave Caillebotte a financé l'organisation conjointement avec Berthe Morisot et Mary Cassatt, lesquelles désirent que leurs noms ne figurent pas sur les affiches.

Edgar Degas a fait apporter au Salon une cage de verre qui intrigue. Quel objet précieux va-t-il exposer ?

La cage de verre s'explique par la fragilité de la sculpture. Si les visiteurs posaient les mains sur la statuette, elle risquerait d'être endommagée. La cire étant un matériau vulnérable, des griffures peuvent l'altérer.

- Et pourquoi ne pas la faire réaliser en bronze ? lui demande-t-on.

Cependant, l'auteur n'en a pas l'intention !

- Que je fasse fondre ! Le bronze, c'est pour l'éternité. Mon plaisir à moi, c'est d'avoir toujours à recommencer.

Ainsi, l'artiste a-t-il une curieuse conception de son art ! Toujours en évolution, toujours à la recherche. Rien n'est jamais définitif et il ne conçoit pas de figer une œuvre.

Mais au dernier moment, Degas hésite. Il ne se sent pas prêt à dévoiler sa statuette. Il doit encore peaufiner son œuvre... Si bien que ni *Les Petites filles Spartiates provoquant les garçons*, ni *La Petite danseuse de quatorze ans*, pourtant annoncées au catalogue, respectivement sous les numéros 33 et 34, ne seront présentes.

Les visiteurs du cinquième Salon des Indépendants, appellation que préfère Degas à celle des « Impressionnistes », resteront sur leur faim. La cage de verre restera vide. Cependant, les trois portraits exposés et son pastel *Étude de loge au théâtre* remportent un grand succès, comme à l'accoutumée.

Degas a de nouveau convié Marie dans son atelier.

Après l'avoir représentée dénudée, il désire la peindre tout habillée, en écolière bien mise, chapeau et jupe longue, qui porte des livres. Voici bien un contre-emploi pour notre petit rat qui vient enfin d'être engagée dans le corps de ballet comme quadrille.

C'est une autre Marie qu'il nous est permis d'admirer ! Une Marie sage, élégante, cultivée : un rejeton de la bonne société. Autant son aspect statufié peut susciter le rejet ou la pitié, autant on la trouve avenante et distinguée sur ce portrait.

Fin 1880 :

Marie a eu quinze ans, le 7 juin dernier. Elle a bien grandi ces derniers mois et son corps a pris des formes. Avec ses camarades, elle se prépare à danser dans la *Korrigane*, le ballet fantastique en deux actes et trois tableaux, créé par François Coppée et Louis Mérante, maître de ballet de l'Opéra.

Les répétitions vont bon train et les petites ballerines mettent du cœur à l'ouvrage. Cette fois, il ne s'agit pas de danser pour les murs, mais devant un parterre d'amateurs éclairés.

Et enfin, le 1^{er} décembre 1880, a lieu la création de la *Korrigane*.

C'est pour Marie un fabuleux événement. Elle vit enfin ce à quoi aspirent toutes les danseuses : le spectacle devant le public. Et pas n'importe quel public, celui des gens de « condition » aux attitudes et habitudes tellement raffinées et différentes de celles de son entourage.

Madame Van Goutem est très fière de sa fille. Charlotte se réjouit aussi, et bien que ni l'une ni l'autre ne pourra assister à l'événement, elles encouragent chaleureusement Marie qui a promis de leur raconter dans le détail ce moment magique.

[...]

À partir du 2 avril 1881 se tient la sixième exposition des Impressionnistes dans une annexe de l'ancien studio de Nadar au 35, boulevard des Capucines.

Cette fois, Degas apporte son œuvre au Salon et la fait déposer sur un carré de satin dans la cage qui l'attendait. Tout autour, des plantes grasses qui confèrent un côté exotique à la présentation.

La statue mesure près d'un mètre de haut.

C'est une Marie en miniature. Ainsi ne pourra-t-on pas accuser l'artiste d'avoir sacrifié à la facilité de la technique du moulage sur nature utilisée par certains !

Le moins que l'on puisse en dire, c'est que *La Petite Danseuse de quatorze ans* suscite un grand étonnement et si l'on admire unanimement l'originalité de l'œuvre et la dextérité de l'artiste, le sujet est généralement moqué et détesté.

Peu de voix s'élèvent pour l'encenser. B. de Hermoso dans *Le Gaulois* fait partie de celles-ci : « On se groupe surtout autour de la statuette de danseuse, modelée en cire, par M. Degas, et c'est, en effet, une curiosité du plus haut goût et de l'originalité la plus frappante. L'exécution est d'une extrême finesse et tout à fait digne du maître dessinateur à qui l'on doit des scènes et des figures d'une criante modernité. »

Dans le *Moniteur des Arts* du 15 avril 1881 : « *La Petite Danseuse* de M. Degas, statuette en cire, grandeur demi-nature, est tout simplement affreuse. Jamais la disgrâce adolescente n'a été plus tristement rendue. »

Dans *Le Temps* du 23 avril 1881, Paul Mantz étrille la malheureuse sculpture :

« Le morceau est achevé et, avouons-le tout de suite, le résultat est presque effrayant. On tourne autour de cette petite danseuse, et l'on n'est pas rassuré (...)

La malheureuse enfant est debout, vêtue d'une robe de gaze à bon marché, un ruban bleu à la ceinture, les pieds chaussés de ces souliers souples qui rendent plus faciles les premiers exercices de la chorégraphie élémentaire. Elle travaille. Cambrée et déjà un peu lasse, elle étire ses bras ramenés sur le dos. Redoutable, parce qu'elle est sans pensée, elle avance avec une bestiale effronterie, son visage ou plutôt son petit museau, et le mot ici est tout à fait à sa place, car cette pauvre fillette est un rat commencé. Pourquoi est-elle si laide ? Pourquoi son front, que ses cheveux couvrent à demi, est-il déjà, comme ses lèvres, marqué d'un caractère si profondément vicieux ? ».

[...]

Madame Van Goutem et sa fille Marie ont été convoquées. Brièvement interrogées, elles ne sont pas inquiétées. Elles ressortent libres, tandis qu'Antoinette est condamnée à trois mois de prison et incarcérée à Saint-Lazare.

Le fait divers est exploité par les journalistes qui s'en donnent à cœur joie ! On en parle dans *La Loi* du 17 septembre.

La Lanterne ironise :

« Mlle Van Goutem du corps de ballet quitte l'Opéra et entre à ...Saint-Lazare.
D'après mon aimable confrère Victor Roger, elle était devenue trop légère pour ses exercices chorégraphiques. Elle ne dansait plus : elle volait. »

L'administration de l'Opéra, mise au courant, fait paraître un communiqué, le 20 septembre :
« Mlle Van Goutem, qui vient de subir une condamnation à trois mois de prison pour vol, n'a jamais fait partie du corps de ballet de l'Académie de musique : elle a été simplement figurante marcheuse auxiliaire, sans engagement, pendant quelques jours seulement, et a été congédiée depuis plus de six mois. »

Témoin du profond chagrin de sa mère, Charlotte a décidé de tout faire au mieux pour la reconforter.

En même temps, et comme l'envers d'un décor, Marie, de plus en plus effrontée, se renferme dans sa coquille. Malgré le mauvais comportement de la sœur aînée et l'infamie de sa condamnation, elle continue de la soutenir, ce qui cause des soucis supplémentaires à sa mère, pressentant que la cadette est en train de mal tourner, elle aussi.

Dans un élan de rébellion, Marie conspu la terre entière, d'abord sa famille pauvre, l'abandon du père, les bourgeois qu'elle maudit et qu'elle envie tout à la fois, la danse qui asservit les petites filles. Elle se moque de Charlotte qui se plie aux règles. Trop gentille, trop docile.

- Tu n'es qu'un toutou ! lui crache-t-elle à la figure.

Tandis que ses deux sœurs aînées sombrent inexorablement, Charlotte continue son ascension de la pointe de ses chaussons... Elle redouble d'ardeur.

Et ses efforts portent leurs fruits :

Dans *La Coulisse* du 1er janvier 1883, on peut lire que Mlle Van Goutem « se donne du mal ». Et aussi : « Charlotte, 13 ans, élève appliquée, intègre la classe du second quadrille. »

L'Opéra organise deux examens par an, toujours annoncés dans la presse.

L'un en juillet, pour évaluer les progrès de l'élève, un examen intermédiaire de classement, en quelque sorte, et l'autre fin décembre, un examen décisif d'avancement. Les résultats sont affichés, aussitôt l'examen passé. Ils sont publiés en janvier de l'année suivante avec la composition du corps de ballet pour l'année à venir.

Charlotte est en pleine croissance. On devine déjà qu'elle sera une grande et belle femme. Les exercices quotidiens modèlent son corps musclé. Quant à son visage auréolé de beaux cheveux blonds et souples, il est charmant : des traits réguliers quoiqu'un peu épais, un teint de pêche, une jolie bouche bien ourlée et des yeux d'un bleu pervenche qui reflètent la gentillesse et la douceur d'une âme radieuse. Telle est la dernière enfant de Mme Van Goutem : sa

consolation, son espoir, sa seule raison de vivre désormais, depuis que Marie a déserté le logement pour « être libre et ne plus recevoir d'ordres ».

La jeune fille est ambitieuse, les yeux rivés sur les étoiles adulées qui brillent au firmament de l'Opéra, comme Rosita Mauri qui a les faveurs de la presse et fait l'objet des conversations entre danseuses rêvant toutes d'un destin similaire.

[...]

La nouvelle tombe en fin de matinée : Mademoiselle Lobstein est souffrante, elle ne pourra pas danser ce soir !

Or, Désirée Lobstein interprète un rôle central dans le ballet, celui de l'une des deux stalagmites.

Monsieur Hansen, dans tous ses états, est aussitôt allé prévenir Charlotte.

- Vous seule, Charlotte, pouvez sauver la mise et remplacer Désirée. Je vous fais confiance, je sais que vous allez y arriver.

Charlotte s'engage à relever le défi, et quel défi !

Elle a d'abord la visite de Mme Goboloff, la costumière, qui arrive de son pas inégal de boiteuse et s'affaire autour d'elle pour ajuster le costume qu'elle devra porter.

Durant toute la journée, elle s'entraîne pour apprendre la variation, grignotant entre deux figures une tartine ou une pomme, pour ne pas défaillir.

Elle doit s'appliquer à maintenir son corps droit et presque immobile, comme figé dans la pierre. Les mouvements se construisent par élévations progressives, sur pointes, les bras se déploient lentement vers le haut comme une cristallisation. Cette composition stylisée doit donner une impression hiératique et sculpturale, en contraste avec les variations plus fluides des rôles principaux.

Enfin, l'heure de la représentation a sonné.

Son cœur bat à tout rompre quand elle entre en scène.

Elle met tout son savoir-faire, elle jette toutes ses forces et toute son énergie dans cette grande première et c'est une réussite !

Les applaudissements nourris lui confirment son succès. C'est un moment de bonheur ineffable ! Cette fois, c'est pour elle, et elle seule, que les « bravos » montent de la salle. Jusqu'à maintenant, elle avait dansé en groupe ou bien seule dans des rôles mineurs. Aujourd'hui, elle sait qu'elle a été le point de mire des spectateurs durant une longue période, dans un rôle difficile, et qu'elle a réussi son pari.

Dès le baisser du rideau, M. Hansen s'empresse de venir la féliciter pour sa prestation. Son cœur déborde d'allégresse ; elle rit et pleure de joie, à la fois.

[...]

Commence alors une période de deuil durant laquelle Charlotte se sent abandonnée, surtout lorsqu'elle rentre chez elle, le soir. Durant la journée, elle vit en compagnie de jeunes et bruyants petits rats qui captivent totalement son attention. Mais arrivée rue Gaillard, dès qu'elle referme la porte de son appartement, une sensation de vertige la saisit. Ses cours et les représentations sont devenus sa bouée de sauvetage, la sphère dans laquelle elle s'étourdit. C'est une question de survie...

Elle se consacre pleinement à la préparation de ses élèves.

Ses efforts de toute son année d'enseignement n'ont pas été vains.

Le 11 novembre 1908, *Comoedia* salue les succès obtenus par sa classe :

« À propos des examens de danse qui ont eu lieu le 5 novembre 1908 à l'Opéra, nous nous faisons un plaisir de donner une mention toute spéciale aux deux classes que dirige Mlle Van Goethem et qui sont d'autant plus dignes d'intérêt qu'elles sont consacrées aux débutantes. La façon dont se sont comportées les jeunes élèves pendant le concours fait le plus grand honneur au mérite du très distingué professeur qu'est Mlle Van Goethem. »

En décembre 1908, Charlotte est décorée des palmes académiques au grade de Chevalier !
La consécration est venue, telle une apothéose.